

LES NOURRITURES THÉÂTRALES

Elle prend de la place dans nos vies, souvent on l'aime, parfois on ne la supporte plus. On en parle, on la fait, on la partage, on l'écrit aussi, elle est parfois un personnage à part entière : la nourriture.

Elle n'est pas seulement alimentaire et concrète, elle est également métaphorique et culturelle : c'est celle-là que nous avons voulu partager avec vous en créant ce billet. Ce numéro 8, numéro particulier, car confiné, la met à l'honneur. Puisse la littérature nous nourrir encore longtemps et la nourriture nous faire voyager ! ●

Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·es lecteur·rices, auteur·rices, comédien·nes, metteur·ses en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment.

Thème d'Aparté n° 9 (mai 2020) : la rencontre avec l'autre. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).

Merci aux ami·es de ce billet : Anita, Élisabeth, Elyane, Jack et Sarah.

Au sommaire de ce billet

page 2

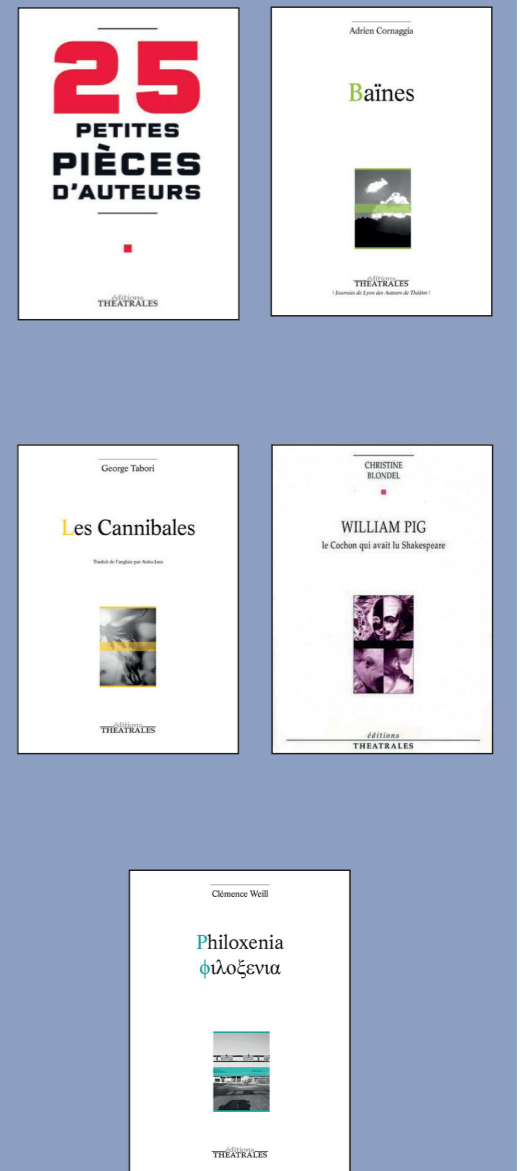
- **Le roi mange.** *Il faut manger*, de Howard Barker, par Élisabeth Angel-Perez, professeure d'université, traductrice
- **Cuisine et plaisir.** *Baines*, d'Adrien Cornaggia, par Elyane Gérôme, enseignante, critique d'art, lectrice pour le comité de lecture des Journées de Lyon des auteurs de théâtre

page 3

- **Manger un homme.** *Les Cannibales*, de George Tabori, par Anita Jans, traductrice
- **De la nourriture saine à la malbouffe.** *William Pig ou Le Cochon qui avait lu Shakespeare*, de Christine Blondel, par Jack Percher, metteur en scène, scénographe

page 4

- **Imagine-toi.** *Philoxenia Φιλοξενια, In varietate concordia*, de Clémence Weill, par Sarah Tick, metteuse en scène
- **Petites lectures** pour aller plus loin





Le roi mange

Il faut manger, de Howard Barker, traduit de l'anglais par Élisabeth Angel-Perez, 2007

Élisabeth Angel-Perez, professeure d'université et traductrice

Ce qui m'émeut dans cette pièce, c'est qu'autour de la figure historique du roi Charles VII, mort de faim par peur d'être empoisonné, Barker cerne l'humanité tout entière et sa fragilité. C'est là tout le paradoxe des « deux corps du roi », le corps politique qui perdure et le corps naturel qui passe, selon la théorie de Kantorowicz. Réduit à un corps affamé, le Roi, au comble du pouvoir, comme Lear à moitié nu sur la lande, n'est plus qu'un homme qui lutte pour sa survie.

Le thème de la faim est omniprésent dans le théâtre anglais contemporain. Ses projections scéniques sont toujours extrémistes ; dans ce théâtre on ne mange jamais normalement : de la famine (le biscuit de Nagg et Nell dans *Fin de partie*, de Samuel Beckett), de l'anorexie (*Shopping and Fucking* de Mark Ravenhill), on passe à la goinfrerie grunge (Hippolyte dévorant hamburger sur hamburger dans *L'Amour de Phèdre* de Sarah Kane), au cannibalisme nécrophage (*Anéantis*, de cette même autrice) et aux images eschatologiques des « obèses qui mangent leur propre gras » dans *Du ciel tombaient des animaux* de Caryl Churchill.

Dans l'attention qu'il porte à la nourriture – ou à son absence – Howard Barker ne fait pas

exception. Alors que Lvov est dévoré par ses disciples dans une réécriture perverse de l'eucharistie (*La Cène*), le roi d'*Il faut manger* refuse toute nourriture. Comme hanté par la figure de la nouvelle de Kafka, *Un artiste de la faim*, Charles VII nous offre le spectacle de son corps affamé. Il s'inflige, en retour, le spectacle de son serviteur qui méthodiquement goûte les mets. Pour seule nourriture, il s'autorise le salpêtre des murs, et les mots eux-mêmes qui, pour combler le vide, prennent place dans sa bouche.

Barker, plus que le délire paranoïaque, travaille ici la vulnérabilité face au pouvoir des mots. Plus forts que tout, les mots viennent contredire les gestes : le plat, pourtant largement innocenté, sera rejeté. ●



Cuisine et plaisir

Bâines, d'Adrien Cornaggia, 2015

Élyane Gérôme, enseignante, critique d'art, lectrice pour le comité de lecture des JLAT

Voilà une pièce gourmande, comme ne l'indique pas son titre ! En effet les « bâines » peuvent provoquer la noyade du promeneur imprudent. Or, c'est bien dans un terrain mouvant, celui de la nostalgie, que peut s'enfoncer Sasha Serpolet, personnage unique de la pièce, cuisinier de son état... Pour l'instant il est pris dans l'agitation du coup de feu, sous les ordres crépitants du chef qui dirige cuisiniers et commis tel un commandant

son armée. Et c'est là que nous dégustons, que les mots excitent nos papilles et notre odorat !

Sasha hache, tranche, barde et ficelle le rôti, patouille le poulet dodu. Le beurre grésille, les tomates gargouillent, les poissons clapotent, les légumes frémissent. Là il faut faire la sanguette en fouettant le sang de la volaille avec des aromates, ici couper franc la tête du coq sans en entamer la crête, là purger les écrevisses, sortir les cagouilles (escargots dits « petits-gris ») pour les précipiter dans le beurre. Et que faire des coulemelles si on a des morilles ? Il faut garder la cadence, bien vite préparer les desserts, les craquants de Romans avec un nougat de Monté (limar) autour d'une glace et les choux, et les financiers, et les abricots dont on a exprimé le jus dans le mortier...

Pourtant Sasha peut s'évader de ce travail pour retrouver le temps béni de son enfance. Ne serait-il pas resté un grand enfant ? Ne manquerait-il pas un peu de maturité ? Ce qui en fait d'ailleurs un être attachant. Il est nostalgique de cette belle enfance habitée par la figure tutélaire du grand-père qui lui a fait découvrir la nature, les promenades dans la montagne, la beauté des arbres, la recherche des plantes, des fruits, des baies, le goût de tous ces produits... et la chasse aussi. Tiens, encore une recette, celle des tourterelles... une fois plumées les « demoiselles » sont serrées dans un torchon quelques heures puis rôties dans une cocotte lustrée à la graisse de canard avec des herbes sauvages ! Quel plaisir ! ●



Manger un homme

Les Cannibales, de George Tabori, traduit de l'anglais par Anita Jans, 2015

Anita Jans, traductrice

L'œuvre de Tabori est traversée par la problématique de la nourriture et plus particulièrement de la résistance à la nourriture. Dans *Les Cannibales*, manger est directement lié à l'affect et à la mémoire. Les allusions culinaires sont vecteurs du voyage dans le temps, menant les protagonistes d'un banana split contemporain jusqu'au souvenir d'un melon en Égypte avant l'exode.

Après l'évocation d'une tartelette aux fraises, la pièce nous plonge dans le souvenir des camps. Un meurtre est commis pour un morceau de pain qui est ensuite divisé entre les protagonistes. Le partage du pain en présence du cadavre, tombé les bras en croix, évoque directement l'Eucharistie et participe au processus référentiel qui traverse cette pièce palimpseste qui cite la Bible, Shakespeare, des recettes et des archives de témoignages de déporté-es.

La cuisson du corps du défunt donne une temporalité au récit tandis que la faim, l'impatience et la tension augmentent. Les anecdotes de repas sont interprétées et célèbrent différents styles de théâtres. Que ce soit Weiss, le cuisinier qui déclame « les rognons sautés » pour mettre Oncle en appétit ou le Gitan qui rejoue « l'épisode-de-la-saucisse-de-foie », la nourriture est le

lieu de l'action, des débats ainsi qu'un outil de jeu et de réincarnation.

On évoque la joie des repas partagés, la convivialité, on rit, on pleure et on interroge les interdits alimentaires. Même le cadavre participe et, pendant sa propre cuisson, s'assied dans le chaudron pour se faire l'écho des bonnes manières de table.

Au moment de manger, Oncle, figure du père de l'auteur, recompose le corps, mentionne le numéro tatoué et souligne la condition de semblable de celui qu'on a voulu considérer comme du ragoût. Cette marque sur le corps, infligée par un ennemi commun, inscrit une limite à ne plus franchir et vient à bout des plus déterminés qui se dirigent vers la chambre à gaz plutôt que de s'abaisser à manger leur semblable. Dans un geste qui leur restitue leur dignité, ils choisissent de résister. Les deux survivants, qui se détachent de ce choix élevé, restent à jamais prisonniers du passé, hantés par leurs cauchemars et sujets à de gênants reflux gastriques. ●



D'une nourriture saine à la malbouffe

William Pig ou Le Cochon qui avait lu Shakespeare, de Christine Blondel, 2000

Jack Percher, metteur en scène, scénographe

Au début de l'histoire, un paysan, Bottom, dans une Angleterre minée par la crise, n'arrive plus à nourrir ses porcs. L'un d'entre eux,

affamé, se jette sur les œuvres complètes de Shakespeare. En représailles, le cochon est emporté prématurément à l'abattoir. Mais l'ingurgitation de l'ouvrage shakespearien a une conséquence inattendue. Lors du transport, une étrange altération s'opère, le corps du cochon se mue en celui d'un homme... excepté le groin ! Il s'échappe alors du camion et se retrouve seul, perdu.

Une fable, une métaphore sur le pouvoir, sur notre société malade de sa consommation... voici le parcours accidenté que nous propose Christine Blondel en nous faisant suivre les pas de William Pig, cochon devenu homme. Pour cela, elle invente un bestiaire évolutif et réjouissant où La Fontaine et Shakespeare pourraient se reconnaître. Ce cochon qui, après avoir ingurgité « tout-Shakespeare-relié-pleine-peau », devient plus humain que les humains, nous lance à la figure, dans une apparente naïveté, nos travers, nos vices, nos croyances imbéciles... Cette « bête » devenue homme perdra progressivement son « humanité candide ». Quant aux hommes, sous leur apparente « belle face » apparaîtra le laid visage de l'arrivisme, du pouvoir à tout prix. Mais ces humains, consommateurs en excès d'écrans cathodiques, consomment de la même manière la nourriture industrielle... Alors ils subiront eux aussi une mutation. Ils se verront parés, pour certains de cornes, pour d'autres de sabots à la place des mains... Une maladie nouvelle, « une vache folle » humaine, juste retour des choses qui nous alerte sur la nourriture que nous avons dans nos assiettes.

Loin d'être une fable noire, il s'agit là d'un texte où l'ironie, l'humour, la dérision agissent comme un contrepoint au regard lucide posé sur le monde que nous construisons. Une fiction tantôt surréaliste, tantôt allégorique... où l'univers poétique de certains personnages descend sur scène tel un souffle rénovateur. ●



Imagine-toi

Philoxenia - Φιλοξενια, In varietate concordia, de Clémence Weill, 2019

Sarah Tick, metteuse en scène

Clémence Weill m'a dit : « Imagine-toi une belle maison de campagne, une grande table dans le jardin, des crevettes cocktail, des canettes dans le four, du champagne qui coule à flots et 12 ou 14 invité-es, ah non 13, voilà, c'est mieux. » Elle m'a dit : « ils arrivent tous les uns après les autres, certains sont déjà là, se préparent, choisissent leur cravate, fument une clope à l'écart, passent un dernier coup de fil, et agencent les gâteaux apéritifs. Imagine-toi aussi deux musiciens dans le jardin ; et si elle chantait du fado, ce serait super pour accompagner le repas ? Imagine-toi un repas façon *Le Festin de Babette*, mais qui finirait un peu en mode *Festen*. Imagine-toi que ces invités, tous de la même famille, mangent et remangent en attendant un invité qui tarde. C'est le patriarche qu'on attend tous et toutes. Il se fait un peu vieux, il perd un peu la tête faut dire. Qu'est-ce qui lui a pris de faire construire

une véranda dans sa maison sans l'accord de tout le monde ? Hein ? Ils se disputent, tissent des alliances, votent entre deux plats, claquent la porte, ah oui par ce que j'ai oublié de te dire, ils sont tous à la tête d'une grande entreprise, disons... de BTP. Mais FAMILIALE, l'entreprise. Imagine-toi maintenant que les voisins aient un dégât des eaux très violent et viennent leur demander de l'aide, à ces invités en train de manger le troisième dessert. Imagine-toi qu'en fait tout ça aurait un sens caché. Imagine-toi... Je l'écrirais et tu le mettrais en scène ? »

Quelques années plus tard, Clémence l'a écrit, le texte est publié, nous rêvons à la suite, et j'en suis émue. ●

Menu pour aller plus loin

Mises en bouche

- Jean-Pierre Cannet, *La Grande faim dans les arbres* (une faim métaphorique)
- Yves Lebeau, *J'ai faim*, in *25 petites pièces d'auteurs* (avant de manger)
- Ronan Mancec, *Il y aura quelque chose à manger* (on espère bien...)

Entrées

- Françoise Pillet, *De la pizza sauvage*, in *25 petites pièces d'auteurs* (une pizza au goût amer)

Plats de résistance

- Sirkku Peltola, traduit du finlandais par Alexandre André, *Le Cheval finlandais* (manger du cheval)

- György Spiro, traduit du hongrois par Mireille Davidovici et Eva Vingiano de Pina Martins, *Tête de poulet* (se battre pour un bout de poulet)
- George Tabori, traduit de l'allemand par Renate et Maurice Tazsmann, *La Ballade de l'escalope viennoise* (le rire nourrit)
- Karl Valentin, traduit de l'allemand par Jean-Louis Besson et Jean Jourdheuil, *Le Rôti de lapin*, in *La Sortie au théâtre et autres sketches* (le rire nourrit encore)

Desserts

- Milena Csergo, *Isadora comme elle est belle et quand elle se promène* (les framboises)
- Youssef Fadel, *Je traverse une forêt noire* (une pièce au nom de gâteau, et pourtant...)
- Roland Jean Fichet, *Le Goût du sexe*, in *Variations sur la frontière sexuelle* (le plaisir sensuel et gustatif)

À boire

- Daniel Keene, traduit de l'anglais par Séverine Magois, *Un verre de crépuscule*, in *Pièces courtes 1* (un verre contre la solitude)
- Adeline Picault, *Et Elsa boit* in *Étroits petits tours* (boire pour trouver l'inspiration)

Pour les privés de dessert

- Bruno Castan, *Agamel* (pas grand-chose dans la gamelle)